

## Avant-propos

### La découverte

Cet ouvrage résulte d'une intervention de la fatalité qui a permis de retrouver des archives familiales totalement ignorées par notre génération. Celles-ci dormaient depuis longtemps dans l'oubli.

Jeanne était commerçante dans une rue passante de Vienne, une ville située sur les bords du fleuve Rhône et sous-préfecture du département de l'Isère. Elle tenait une petite boutique de quincaillerie. Dans les années cinquante, pour élever son fils unique, elle avait demandé à Marie-Louise, sa mère, de venir vivre avec eux afin qu'elle-même puisse se consacrer à ses clients et à la gestion de son affaire.

Marie-Louise a quitté ce monde le 1<sup>er</sup> avril 1964 à l'âge de 82 ans, onze années après son cher époux, Étienne, décédé, lui, à 76 ans. Pendant le temps où elle habitait avec sa fille, Marie-Louise occupait une petite chambre mansardée sur un demi-palier dont l'unique fenêtre permettait d'accéder au toit de l'atelier du mari de Jeanne ainsi qu'à son pigeonnier construit à flanc de colline dans la roche. Après le décès de Marie-Louise, cette pièce s'est progressivement remplie pour servir de débarras où s'empilaient des meubles, du linge, de la ferraille, des journaux et tout ce qui ne trouvait pas place dans l'appartement.

Jeanne à son tour nous a quittés en 2000. Son fils, à l'automne 2002, fut contraint de faire un peu de nettoyage dans l'ensemble du logement. Il confia cette tâche à une entreprise spécialisée.

C'est à ce moment qu'intervient la fatalité, un peu comme une force surnaturelle. Le 22 octobre 2002, pendant la pause de midi, je décide de rendre une visite à mon cousin pour voir comment avancent les travaux de nettoyage. Le logement est ouvert sans aucune présence humaine, les ouvriers sont allés déjeuner et mon cousin est on ne sait où, mais je ne suis pas surpris, c'est son habitude ! Je regarde les pièces les unes après les autres qui ont toutes considérablement retrouvé un peu de volume disponible. En arrivant dans la pièce qui fut jadis la chambre de ma grand-mère,

quelle surprise ! Le local est vide. Je gardais en mémoire l'image de cet espace rempli par tous les objets que l'on n'utilise plus jamais. Vide, pas tout à fait. Juste derrière la porte d'entrée, il reste une armoire ancienne en bois dont les portes sont ouvertes et que les ouvriers n'ont pas fini de nettoyer avant d'aller manger. Seul le rayon au-dessus de la penderie est encore encombré par des cartons et ce qui semble être un album photo. Ma curiosité me pousse à regarder de plus près ce qui se cache sur ce rayon. Je m'empare avec délicatesse de l'album en soufflant la poussière qui s'était déposée dessus. Manifestement, il n'a pas été manipulé depuis des décennies. Sa couverture cartonnée est revêtue d'un tissu gris comportant un rameau fleuri vert et jaune. Il porte une autre gravure en jaune avec l'inscription « *cartes postales* ». Ce que j'ai pris au premier abord pour un album photo s'avère être en réalité un recueil rempli de cartes postales anciennes. Je devine à cet instant que ma grand-mère paternelle, Marie-Louise, partageait la même passion que moi pour la collection des cartes postales. Mais la surprise ne s'arrête pas là. Dans les cartons un peu déformés par l'âge, je découvre de vieilles boîtes à chaussures remplies d'enveloppes jaunies contenant, apparemment toutes, les courriers qu'elles avaient acheminés. En extrayant une seule de ces enveloppes, je me rends bien vite compte que je viens de mettre la main sur un véritable trésor. L'enveloppe est datée de 1914, elle est adressée à madame Étienne Lentillon à Saint-Sorlin-de-Vienne, Isère. Sur la partie supérieure, il est inscrit : « *corps mobilisé, 109<sup>e</sup> territorial, 7<sup>e</sup> compagnie* ». Au verso figure le tampon militaire du lieutenant-colonel qui commandait le régiment. À l'intérieur de l'enveloppe, le feuillet qu'elle contient, fragilisé par le temps, porte en en-tête ces mots : « *Ma chère Marie-Louise* » et il est signé « *Étienne* ». Je n'ai lu que cela, mais je suis bouleversé.

Encore tout surpris et un peu saisi par l'émotion, je descends l'escalier avec sur les bras ces documents chargés d'histoire et de souvenirs de famille. J'emporte avec moi ces précieuses archives d'un temps dont je connais peu de chose pour les ramener dans le petit village où je réside, tout près d'où vivaient mes grands-parents.

Lorsque j'étais enfant, nous logions pourtant dans la même maison où avaient habité mes grands-parents, Étienne et Marie-Louise. Mais mon père, Aimé de son prénom, leur dernier fils né en 1920, ne me parlait que très rarement d'Étienne, sauf parfois pour citer quelques faits de chasse lorsque nous parcourions ensemble la campagne vallonnée de notre petite commune rurale.

Je suis dans l'incapacité d'expliquer les raisons qui m'ont poussé à m'arrêter au domicile qu'avait occupé ma tante, surtout à ce moment précis. Toujours est-il que ces quelques minutes m'ont permis de sortir de l'oubli

et de sauver d'une destruction certaine une quantité considérable d'informations sur la période de la Première Guerre mondiale.

L'analyse plus complète des cartons retrouvés a montré qu'Étienne et Marie-Louise ont échangé pratiquement quotidiennement des courriers pendant toute la durée de la guerre. Ceux retrouvés sont principalement ceux qu'adressait Étienne à Marie-Louise qui les conservait tous précieusement. Pour sa part, sur le front, Étienne gardait et renvoyait périodiquement les cartes postales que Marie-Louise lui adressait. Il contribuait à sa collection bien sûr ! Tous ces documents, certes très anciens, ils ont un siècle, sont pour la plupart en très bon état. Certaines enveloppes contiennent même encore les fleurs séchées qu'Étienne, depuis les zones de combat, avait pris soin de glisser dans sa lettre à destination de sa chère Marie-Louise.

Pendant près de douze années et en fonction du temps dont je disposais, avec beaucoup de précautions, j'ai travaillé sur les documents retrouvés. J'ai trié, classé chronologiquement, photocopié afin de protéger les originaux. J'ai lu tous les courriers que Marie-Louise avait pris soin de conserver avec beaucoup d'amour et de délicatesse. Cette lecture qui n'a pas toujours été facile en raison d'une écriture quelquefois fantaisiste et avec une certaine liberté orthographique m'a entraîné dans une aventure qui se déroule quarante années avant ma naissance. Malgré les difficultés de déchiffrement que j'ai rencontrées – surtout au début de ma lecture –, j'imaginai que j'avais beaucoup de chance d'avoir des grands-parents capables de correspondre ainsi par écrit en 1914. Mais ce que j'ignorais, c'est qu'à cette époque le nombre d'illettrés en France restait très faible (de l'ordre de 4 % de la population seulement). Si à la campagne les enfants – surtout les garçons – n'allaient qu'irrégulièrement à l'école, ils y passaient suffisamment de temps pour apprendre au moins à lire et à écrire. Aussi, durant ce conflit, le courrier était le seul moyen de communication entre les hommes mobilisés sur le front et leurs familles. Et pour maintenir le moral des troupes, son acheminement est resté relativement efficace pendant toute la durée de la Première Guerre mondiale.

La lecture de ces documents m'a fait faire un saut de cent ans en arrière jusqu'au début du XX<sup>e</sup> siècle. Un monde lointain que je ne connaissais qu'à travers les livres. Et là, comme par enchantement, c'est mon grand-père et ma grand-mère qui échangent entre eux et qui se racontent à distance ce qu'ils vivent au jour le jour. Sous mes yeux, lettre après lettre défilent des anecdotes du front ainsi que des faits de la vie quotidienne. Tout ceci dans un cadre que je connais bien pour ce qui est du petit hameau où habitaient mes grands-parents. Il suffisait pour moi d'essayer simplement de l'imaginer cent ans plus tôt.

En réalité, ces lettres racontent plusieurs histoires. La première d'entre elles, c'est la vie sur le front, la guerre comme pouvait la subir un poilu à l'époque. La deuxième histoire, c'est celle des épouses contraintes de se transformer en chef de famille pour assurer à la campagne la marche des exploitations agricoles. Et enfin, à travers les propos d'Étienne et de Marie-Louise, c'est toute l'histoire de ce petit village de la région viennoise qui défile durant quatre années.

J'ai analysé au total plus de mille quatre cents documents qui sont soit des lettres soit des cartes-lettres soit des cartes postales. La très grande majorité de ces courriers sont de la plume d'Étienne. Quelques cartes postales sont écrites par Marie-Louise, elles lui sont revenues pour terminer dans la collection, car Étienne, quand il les conservait, trouvait toujours un moyen pour les faire parvenir en retour à son épouse. Enfin, quelques courriers ou quelques cartes postales proviennent d'amis, de parents ou de cousins. Ils sont adressés soit à Marie-Louise soit à Étienne.

Dans un premier temps, j'ai établi une synthèse, j'ai extrait de l'ensemble de ces documents tous les propos ainsi que tous les faits cités qui sont de nature à alimenter l'une des trois histoires identifiées. Avec cette synthèse, j'ai cherché à aller le plus loin possible dans la compréhension et dans l'articulation des personnages et des événements que j'ai répertoriés.

Il n'a pas toujours été aisé d'identifier les personnages cités. Leur positionnement dans la commune ou dans les communes voisines a parfois été compliqué. Les personnes qui de nos jours gardent encore la mémoire de cette période sont en nombre restreint. Leur restitution tient souvent de ce qu'elles ont entendu dire de leurs parents ou de leurs grands-parents. Mais à force de recherches et en posant de nombreuses questions à tous les voisins plus âgés que moi, je suis parvenu à reconstruire le contexte et l'environnement de l'époque. J'ai ainsi pu approcher l'univers de mes grands-parents tel qu'ils l'ont vécu au début du XX<sup>e</sup> siècle pendant la période que les historiens appellent la « Grande Guerre ».

J'ai appris énormément de la vie en ce début de siècle. Maintenant, je sais comment se déroulaient les travaux saisonniers dans le petit hameau entre 1914 et 1918. J'ai aussi pu reconstituer une grande partie de la vie des familles qui habitaient la commune grâce aux courriers qu'échangeaient Étienne et Marie-Louise.

Tout cela, je ne pouvais pas le conserver pour moi seul, j'avais en quelque sorte un devoir de restitution. Aussi, l'idée de faire revivre ces personnages sous la forme d'un roman accessible à tous m'est apparue comme le meilleur hommage que je pouvais rendre à ces proches qui ont connu l'enfer de ces années dramatiques.

*Des lettres pour apaiser les maux* sera le reflet d'une tranche de vie d'un homme issu d'un milieu rural et de son épouse, embarqués malgré eux dans une aventure tragique dont ils se seraient bien passés. Ce livre n'est en aucune manière un ouvrage historique, même si, inévitablement, il fait référence à des faits qui ont marqué l'histoire. Le fil conducteur reste le parcours d'Étienne pendant les quatre années de guerre avec tout ce qu'il a pu vivre et tout ce qu'il a bien voulu raconter par écrit. Une partie du texte est établie à partir de ses propos, de ses expressions, celles qu'il utilisait au quotidien. Figurent aussi ses remarques ou ses observations tel que j'ai pu les retrouver, et c'est leur transcription qui va alimenter le déroulement de cette prodigieuse aventure.

Certains termes, comme celui péjoratif de « Boches » qui désignait les combattants allemands à l'époque, sont pour moi très difficiles à utiliser. Le lecteur en découvrira la raison plus tard. Mais une fois encore, il faut se replacer dans le contexte de 1914 et bien comprendre que dans les pages qui vont suivre, c'est souvent Étienne qui s'exprime et qui raconte ce qu'il a ressenti pendant ces longues années où il devait faire face à l'ennemi.



## La mobilisation

A ssis à l'ombre du grand marronnier dans la cour de la ferme, Étienne et Marie-Louise savourent une bonne « trempotte ». C'est une boisson désaltérante qu'ils ont l'habitude de se préparer en milieu d'après-midi lors des chaudes journées d'été. Ils ont rempli un grand bol d'eau fraîche sucrée, rajouté un peu de vin et mis à tremper des bons morceaux de pain frais. Cette boisson leur donne l'énergie nécessaire pour terminer la journée avec toutes les tâches qui les attendent. Étienne est satisfait. Il explique à Marie-Louise que cette année les moissons sont bien avancées ; il a maintenant rapporté près de la ferme toutes les gerbes des terrains moissonnés. Dès demain matin, il s'occupera des deux petites parcelles dont le blé n'a pas encore été coupé. Bientôt, il ne restera plus qu'à attendre la venue de la batteuse pour pouvoir engranger la récolte.

Zita, la chienne de chasse, est venue comme elle en a l'habitude poser son museau sur les jambes d'Étienne en attendant une caresse et quelques morceaux de pain. C'est une petite bâtarde, mais qui n'a pas son pareil pour débusquer les lièvres ou faire sortir les lapins des ronciers les plus épais.

Adrien a eu ses 10 ans il y a quelques mois. Il a fabriqué une embarcation en bois qu'il fait naviguer sur l'eau du bassin. Jeanne n'a que 18 mois, elle voudrait bien de ses pas hésitants s'approcher aussi de l'eau, mais Marie-Louise veille attentivement.

Sur le banc en pierre à quelques pas, bien à l'ombre, Françoise, la mère d'Étienne, se repose paisiblement, usée par les rudes travaux du monde rural qu'elle a dû accomplir au cours de sa vie. Ses 76 ans ne lui permettent plus maintenant de participer activement au développement de la ferme. Elle aime cependant suivre avec attention, au rythme des saisons, les différents ouvrages que réalise le jeune couple, les nouveaux maîtres de l'exploitation.

Il fait très chaud ce premier jour du mois d'août et le soleil est encore haut dans le ciel. C'est un moment de calme où tout le monde se reprend

un peu en écoutant le doux chant régulier de la fontaine qui délivre cette eau salubre pour la consommation des personnes et des animaux de la ferme. Étienne est sur le point de repartir à l'ouvrage quand, au loin, les cloches de l'église retentissent à toute volée. Étienne et Marie-Louise restent un instant figés sur place. Que se passe-t-il ? Bien sûr, ils ont la même pensée : c'est la guerre ! Pourtant, encore ce matin, comme pratiquement tous les samedis, Marie-Louise est descendue jusqu'à Vienne porter au marché pour ses clients les œufs, les fromages et le beurre qu'elle confectionne. Ces ventes lui constituent un modeste pécule qui contribue cependant à alimenter les revenus du ménage. Lors des discussions qu'elle a pu avoir, elle a bien appris les préparatifs du 99<sup>e</sup> régiment d'infanterie basé en ville. Mais personne ne lui a laissé supposer un instant que la guerre pouvait éclater si rapidement. Les articles qu'Étienne avait lus sur les derniers journaux faisaient état d'une situation internationale très tendue, mais les heurts entre l'Autriche et la Serbie semblaient concerner des territoires lointains, sans risque de propagation immédiate à la France.

Après avoir rapidement échangé sur ces sujets avec Marie-Louise, Étienne saisit sa bicyclette et décide aussitôt de se rendre au village pour voir exactement ce qu'il se passe et obtenir les dernières informations. Son épouse, entourée par ses deux enfants, a vite compris le trouble qui le traverse et ensemble, ils le regardent partir avec anxiété.

Étienne a l'habitude de parcourir soit à pied soit à bicyclette les deux kilomètres et demi qui séparent le hameau de Malatra, où il habite, du centre du village de Saint-Sorlin. La petite côte qu'il doit franchir est souvent pénible, mais aujourd'hui, avec l'inquiétude et l'envie de savoir le plus vite possible ce qui se passe réellement, elle lui semble moins difficile. Le village niché à flanc de colline est modeste. Sa rue principale est bordée de quelques habitations. Seule l'église, un peu en contre-haut, domine la rue. Deux autres édifices sont facilement repérables : le bâtiment de la mairie qui abrite aussi l'école des garçons et le pensionnat où toutes les jeunes filles du village font leur scolarité. Ces deux écoles sont l'une des particularités du petit village de Saint-Sorlin. Autour, c'est toute la ruralité qui s'exprime avec les champs, les prés, les ruisseaux bordés d'arbres et les forêts qui dominent la crête des collines.

Alors qu'il atteint les premières habitations, Étienne voit toute l'effervescence qui règne autour de la mairie. Les habitants sont venus rapidement en laissant leurs ouvrages dès qu'ils ont entendu sonner le tocsin. Étienne appuie sa bicyclette contre le mur de l'atelier de son ami Lucien et d'un pas soutenu, il s'approche de la mairie.

Sur le perron, monsieur le maire a un air grave. Les gendarmes sont là, ils viennent d'apposer sur la porte d'entrée de la mairie une affiche autour

de laquelle la foule se presse en manifestant sa surprise. Plus de doute maintenant : c'est la guerre. Ces mots résonnent dans la bouche de tous ceux qui viennent de lire les détails de l'affiche. Les hommes ont une mine sombre, les femmes, pour certaines, ne peuvent retenir leurs larmes. Étienne s'approche à son tour et découvre le contenu de l'affiche.

L'ordre de mobilisation générale est décrété pour le dimanche 2 août 1914. Étienne connaît bien le fascicule de mobilisation contenu dans son livret militaire. Il sait que les classes de 1886 à 1899 forment « la territoriale ». Il est lui aussi à son âge – trente-sept ans – mobilisé, et ce, dès le lendemain. Des petits groupes se forment. Tous les habitants ont un visage grave. Étienne rejoint un peu en retrait ses amis, il y a Lucien avec son épouse Antonia, Pierre et son épouse Marie. Lucien et Pierre sont les conscrits d'Étienne de la classe 1897 et tous les trois sont concernés au même titre par l'ordre de mobilisation. Il y a aussi Louis, un peu plus âgé, qui lui ne partira pas et qui essaye de les rassurer.

Chacun s'accorde pour dire que même si la guerre touche la France, elle ne durera pas. Quelques semaines, quelques mois au maximum, les troupes qui constituent les armées sont maintenant tellement nombreuses et les armes ont fait de tels progrès que tout conduira à une issue rapide. Et puis les Allemands seront vite cernés de toutes parts et ils ne pourront pas résister bien longtemps. Étienne, Lucien et Pierre conviennent qu'ils feront route ensemble le lendemain pour regagner la garnison à Vienne, une dizaine de kilomètres qu'ils parcourront à pied en fin de matinée. Ils se sont encouragés mutuellement et le fait de partir avec ses amis rassure un peu Étienne qui reprend sa bicyclette pour regagner le hameau de Malatra. Aujourd'hui, l'heure n'est pas à la fête. Personne n'a bien envie de causer, il faut se plier à l'ordre de mobilisation. Jamais pourtant les amis ne s'étaient ainsi séparés sans prendre un verre ensemble. Chacun doit, de son côté, préparer tout ce qu'il pourra emporter vers l'inconnu.

Marie-Louise guette avec impatience le retour de son cher mari. Sur son visage triste, elle lit immédiatement la nouvelle qu'elle redoutait tant. Étienne lui raconte calmement ce qui se passe au village et il lui explique qu'il doit partir dès le lendemain. En un instant, cette vie si paisible qu'ils s'étaient construite côte à côte vient de basculer. De quoi seront faits les jours suivants ? Personne ne le sait. Françoise observe la scène de loin. Elle ne dit rien, elle sait déjà que son fils va partir.

Étienne ressent le besoin de s'isoler et il dit à Marie-Louise qu'il veut faire la tournée de ses terres avant de les abandonner. Il prend son chapeau pour se protéger du soleil encore ardent et il sort de la cour. Il emprunte le petit chemin en direction du nord. Après quelque pas, il voit sur sa gauche la ferme du père et de la mère « Câlin », mais dans la cour,

il n'y a personne. Pas même cette petite chipie de Marguerite qu'Étienne aime chahuter quand elle vient tenir compagnie à Marie-Louise comme elle le fait très fréquemment. Il faut dire que la petite avec ses 17 ans est particulièrement coquette et Étienne s'amuse souvent à la faire enrager en tirant la barrette qui retient ses longs cheveux ramassés en chignon sur le haut de sa tête. Étienne se dit que Louis, le frère de Marguerite, échappe pour l'instant à la mobilisation. Il est de la classe 1915 et il ne sera appelé sous les drapeaux dans l'active que dans quelques mois.

Étienne arrive bien vite à la croisée des chemins à « la croix » comme tout le monde appelle ce point particulier. Il y a là, la terre « des platières ». Il se rend compte que les fanes commencent déjà à brunir et qu'il faudra ramasser les pommes de terre dans une quinzaine de jours. Étienne hésite un peu. S'il prend à droite, il va longer le bois « des garinnes » où il aime chasser le lapin avec sa chienne, mais s'il emprunte cet itinéraire, il devra passer tout près de la ferme de Jean-Pierre qui doit, lui aussi, être bien dans l'ennui à l'heure qu'il est. Ses deux fils, Henri et Marius sont concernés par la mobilisation dans la réserve et il va se retrouver seul pendant les quelques semaines de conflit pour faire marcher sa ferme. Il a bien salué rapidement Jean-Pierre et Marius tout à l'heure au village, mais maintenant, il n'a pas envie de tenir une conversation avec eux sur ce sujet. Il décide donc d'aller tout droit jusqu'à la vigne « des pierres ».

Étienne aime particulièrement ce lieu. Le pré attenant à la vigne a été fauché en juin et l'herbe commence à repousser. La vigne donne habituellement d'excellents raisins qui permettent de faire un bon petit vin qu'Étienne prend un certain plaisir à produire et à consommer. Cette année, la vigne est particulièrement belle, les grappes de raisin sont déjà bien fournies ; il n'y a pas de doute, elle produira beaucoup de vin. Dans ses pensées, Étienne s'interroge : sera-t-il de retour pour les vendanges qui auront lieu au mois d'octobre ? Il en doute un peu et il se demande comment Marie-Louise pourra faire face seule pendant ces quelques semaines de guerre à tout le travail qui l'attend. En ces lieux, Étienne est aussi propriétaire d'une parcelle boisée qui fait partie intégrante « des garinnes ».

Juste à la lisière, entre le bois et la vigne trônent deux magnifiques châtaigniers qui donnent des fruits superbes qui font le régal de la famille. Étienne s'assoit un instant à même le sol. « Aux pierres », il vient fréquemment pour faner l'herbe du pré, labourer la terre, tailler la vigne mais aussi pour couper le bois. Il se remémore les vendanges ; un moment de grande convivialité. En général, tous les amis sont conviés et tous, hommes et femmes, travaillent dans la bonne humeur avec la perspective d'un grand repas en fin de journée. Son doux rêve est de courte durée, car

il veut encore visiter « la terre ronde » et « les potes » afin de garder en mémoire le plus longtemps possible l'image de ses terres sur lesquelles il est heureux tout en fournissant un travail harassant.

Quand il arrive à « la terre ronde », il avance à pas de loup en longeant la lisière du bois. Il sait qu'en fin d'après-midi il a une petite chance d'apercevoir quelques gibiers qui seraient venus chercher de la nourriture parmi les chaumes. Son instinct de chasseur n'est pas déçu. En arrivant à la tête de la combe, il regarde en bordure du bois un peu en contrebas et en effet, un beau lièvre qui pèse au moins huit livres recherche quelques pousses tendres pour son repas du soir. Étienne se fait le plus discret possible pour ne pas l'effrayer. Il espère bien pouvoir revenir accompagné de sa chienne Zita lorsque la chasse sera ouverte.

Sur le chemin du retour, en arrivant à « la croix », Étienne ressent un peu de fierté en voyant sa ferme et la belle meule de gerbes de blé qui commence à prendre forme et qui garantit une bonne récolte. Il se rend compte à ce moment qu'au-dessus de la colline de gros nuages noirs se sont formés. Il ressent maintenant le souffle chaud du vent du Sud qui l'oblige à maintenir son chapeau sur la tête. L'orage ne va pas tarder à éclater. L'orage, la guerre, tout se bouscule un peu dans son esprit, il a encore beaucoup de mal à se rendre à l'évidence. Il devra, dès demain, quitter ce qui est pour lui tout son univers. Quitter sa femme, son domaine, sa campagne pour combattre, mais qui et pourquoi ?

Lorsqu'il arrive dans la cour, le soleil disparaît derrière les nuages et l'intensité lumineuse diminue très vite. Il reste pourtant encore pas mal de travail à effectuer avant la nuit. Étienne prend sa seille près du bassin et se dirige tout de suite à l'étable pour traire les vaches. Ils ont l'habitude avec son épouse de partager l'ouvrage : deux vaches chacun. Il est un peu en retard, Marie-Louise a commencé la traite. Il la trouve prostrée, la tête appuyée sur le flanc de la vache, elle pleure. Il l'embrasse avec beaucoup de tendresse et essaye de la rassurer, toujours avec les mêmes mots :

« Ce n'est que pour quelques semaines, ça ne peut pas durer. Et puis, il y a trop de nations qui seront contre les Allemands, ils ne pourront pas résister longtemps. »

Avant d'entamer la traite, Étienne met à téter le petit veau. Il n'a maintenant plus qu'une seule idée en tête : faire en sorte que Marie-Louise puisse au mieux supporter cette épreuve sans que sa santé déjà un peu fragile en soit davantage affectée. Habituellement, au moment de la traite, ils aiment échanger sur leur journée ou encore se chahuter et plaisanter, mais en ce jour, rien de tout cela. L'étable reste silencieuse, seul le bruit du lait qui coule par jets dans les seaux vient rompre le silence. La soirée s'annonce d'une tristesse sans pareille.

Au cours du repas du soir, Étienne et Marie-Louise dressent un petit bilan de ce qui va se passer dans le hameau : quels sont les voisins qui vont partir et quels sont ceux qui vont rester ? Pendant l'absence des hommes dans la force de l'âge, il faudra que les anciens ou les plus jeunes assurent au quotidien les travaux des champs. Après le repas, Étienne se décide à préparer quelques effets personnels qu'il glisse dans une musette qu'il emportera avec lui. Il estime qu'il est inutile de prendre beaucoup de choses pour une durée de quelques semaines.

Une fois les enfants au lit, Étienne et Marie-Louise se retrouvent seuls avec leurs doutes sur les jours qui arrivent. Pourquoi leur vie si paisible et leur bonheur doivent-ils s'arrêter si brusquement ? Ils se remémorent tous les bons moments qu'ils ont connus. Leur amour, leur très grande joie pour la naissance de leurs enfants, les grands moments de gaieté avec les amis, les veillées en période hivernale et les repas conviviaux qui ponctuent les battages ou les vendanges. Pour l'avenir, ils se promettent des tas de choses. Elle pensera à lui constamment pour lui donner la force de résister, elle priera pour lui chaque fois qu'elle le pourra. Elle mettra toute sa force pour le remplacer aux travaux pendant son absence. Elle supplie Étienne de lui faire savoir où il sera. Sur une carte de France détaillée qu'ils ont accrochée au mur de la chambre, elle désire suivre en permanence son itinéraire. Ainsi, elle se sentira plus proche de lui. Étienne fait une promesse à Marie-Louise. Dans sa musette, il a glissé du papier à lettres, un porte-plume et de l'encre ; il lui écrira tous les jours s'il le peut. Elle aussi promet d'écrire très souvent ; ainsi, ils pourront communiquer à distance et se raconter leurs journées.

Ces promesses sont de nature à apaiser quelque peu dans l'immédiat l'inquiétude qui les envahit. Étienne recommande à son épouse de ne pas rester seule pendant son absence. Qu'elle essaye de se distraire le plus possible, qu'elle recherche l'entraide avec ses voisines qui elles aussi vont se retrouver seules. Et puis cette petite chipie de Marguerite viendra bien souvent pour plaisanter et raconter ses amourettes à Marie-Louise qui est devenue sa confidente. Sa jeunesse mettra un peu de baume au cœur à Marie-Louise, espère en secret Étienne qui connaît bien la fragilité de sa femme.

La pointe du jour est déjà là. Étienne et Marie-Louise n'ont pas fermé l'œil de la nuit. Ce dimanche 2 août 1914 va débiter comme tous les autres jours, ils vont commencer à nourrir les animaux, traire les vaches et puis viendra dans le milieu de la matinée cet instant tant redouté depuis ce maudit tocsin : l'heure de la séparation.

Étienne est passé voir sa mère qui loge dans deux petites pièces attenantes à la maison principale. Il a écouté avec attention ses

recommandations relatives à sa santé. En l'embrassant, il lui dit qu'il sera prudent et qu'il prendra soin de lui.

Sur le pas de la porte, il embrasse tendrement sa femme et ses deux enfants. Il essaye de contenir toute sa peine pour ne pas aggraver le chagrin de Marie-Louise, et puis il prend doucement la direction de la route en remontant le petit chemin. Il passe rapidement devant la maison de ses plus proches voisins, le Jean et la Pierrette, avec lesquels ils ont souvent des différences de points de vue qui engendrent des querelles fréquentes.

Sur la route, ses amis l'attendent déjà. Pourtant, il ne pensait pas être en retard, mais les adieux sont toujours un peu plus longs que prévu. Lucien et Pierre, habituellement si joyeux, ont un air triste et Étienne comprend bien vite que, comme lui, ils ont le cœur serré par la séparation qu'ils viennent de vivre. Les trois compères se mettent en marche en direction de la ville. Il leur faudra environ une heure et demie pour atteindre la caserne. Après deux cents mètres, Étienne ne peut pas s'empêcher de se retourner. Il sait que là, dans ce virage de la route, au lieu-dit « le pin », il apercevra sa maison et à la fenêtre de la petite chambre qui donne à l'ouest se tiendra Marie-Louise qui attend forcément un dernier signe de sa part. Les trois hommes agitent le bras en direction de Marie-Louise qui en fait autant. Ce sera leur dernier contact avec la petite commune de Saint-Sorlin avant de plonger vers l'inconnu. Ils marchent quelque temps en silence avant de s'interroger tout haut sur le sort qui les attend. La discussion reprend sur l'issue de la guerre qui ne peut être que rapide. Lucien qui habite le village a depuis hier glané quelques informations auprès du maire et ce sont ces faits qui alimentent leur conversation. L'Allemagne a déclaré « l'état de danger pouvant mener à la guerre » qui constitue un préliminaire à la mobilisation générale. L'Allemagne a massé des troupes sur toutes ses frontières. L'Autriche et la Russie ont, comme la France, décrété la mobilisation générale. Le conflit entre l'Autriche et la Serbie aurait débuté et il paraît que le canon gronde déjà sur le Danube. Et puis en France, Jaurès a été assassiné.

La route qu'ont suivie Étienne, Lucien et Pierre traverse la commune de Jardin et plonge ensuite sur la ville de Vienne. Au fur et à mesure de leur avancée, ils ont rencontré des groupes d'hommes qui, comme eux, convergent vers le centre de la ville.

La caserne Rambaud est située au centre de la ville de Vienne, juste à côté de la gare. Il règne aux abords une grande effervescence. Des hommes sont arrivés déjà en grand nombre, venus des villages environnants. Seuls les Viennois ont la chance d'être parfois accompagnés par leur femme et même par toute leur famille. Une foule considérable se masse sur

l'esplanade face à la gare et à la caserne. Si l'heure n'était pas si grave, on se croirait jour de fête en ce dimanche. Étienne a pris soin d'acheter le journal de Vienne qui est paru la veille au soir. Les nouvelles que Lucien a annoncées sont en partie confirmées. Dans un article sur un ton solennel, le député lance un appel : « *Nous supplions la population viennoise d'être calme, nous lui demandons quels que soient les évènements de garder un sang-froid absolu, nous avons confiance dans son patriotisme et sa sagesse.* » Et tout cela n'est pas de nature à rassurer les futurs soldats.

Avant d'entrer dans la caserne, les trois amis décident de se mettre un peu à l'écart de cette foule sur un banc de l'avenue ombragée pour partager ensemble un dernier casse-croûte et une bouteille de vin du pays qu'ils avaient pris soin de glisser dans leur musette. Ils prennent leur temps afin d'apprécier à sa juste valeur cet ultime instant de liberté entre amis.

Dans la cour de la caserne, c'est un peu comme à l'extérieur : il y a beaucoup de monde. D'un côté, une longue file d'hommes qui attendent d'entrer au bureau pour leur inscription et de l'autre côté de la cour, des soldats déjà en tenue qui, par groupes, commentent l'actualité. Mais malgré les arrivées massives, il règne un calme étonnant.

Il faudra tout l'après-midi pour qu'Étienne et ses amis soient transformés en soldats et qu'ils connaissent leur répartition dans le régiment. Ces hommes vont appartenir au 109<sup>e</sup> régiment d'infanterie territoriale. Étienne est affecté à la 7<sup>e</sup> compagnie et il a la surprise d'y retrouver son vieil ami Marcel qu'il a connu lors de son service militaire effectué à Bron en 1898 et 1899, et qu'il avait complètement perdu de vue. Marcel est agriculteur comme Étienne. Il habite Bougé-Chambalud, un petit village situé à une trentaine de kilomètres au sud de Vienne. Marcel cultive un peu de céréales, mais son activité principale est concentrée autour des arbres fruitiers. Étienne et Marcel sont très heureux de se retrouver et d'être affectés à la même compagnie. Ils vont avoir des milliers d'anecdotes à se raconter depuis le temps qu'ils ne se sont pas vus. Les sujets de conversation ne vont pas manquer entre les deux hommes : la rencontre avec leur future épouse, les enfants, la famille, le travail ainsi que leurs passions communes pour la chasse, la nature et la terre. Cette rencontre est vraiment salutaire pour Étienne. Elle lui permet d'effacer pour quelques instants cette ombre noire qui plane en lui et qui lui rappelle en permanence son cher hameau de Malatra avec tout le petit monde qu'il a laissé.

Étienne a retrouvé aussi un autre ami, c'est Delormaux, de Vienne. Ils se connaissent bien, car monsieur et madame Delormaux tiennent un

commerce de boucherie en ville et Étienne est client à double titre. C'est chez eux que Marie-Louise a l'habitude de s'approvisionner en viande le samedi lorsqu'elle descend en ville. De plus, Étienne et Marie-Louise leur vendent régulièrement les veaux qu'ils engraisent. Delormaux est affecté à la 8<sup>e</sup> compagnie.

Lucien et Pierre ont eu la chance d'être affectés ensemble à la même compagnie : la 6<sup>e</sup>. Étienne a bien un peu accusé le coup d'être séparé d'eux, mais les retrouvailles avec Marcel sont venues atténuer ce regret.

C'est dans ce contexte qu'Étienne passe sa première nuit de soldat à la caserne Rambaud au centre de Vienne.

Dès le lendemain matin, les militaires déjà incorporés bénéficient d'une permission de deux heures pour pouvoir faire des achats en ville. La même agitation que la veille règne devant la caserne et la gare. Presque de façon incessante, les trains arrivent avec des hommes mobilisés qui s'engouffrent à leur tour dans la caserne. Une foule nombreuse est venue pour encourager ces futurs soldats et faire valoir son patriotisme. Les rues de la ville sont aussi très chargées et les magasins ne désemplassent pas.

Delormaux invite Étienne et Marcel à se rendre chez lui pour prendre un verre. Étienne en profite pour rédiger une première lettre à Marie-Louise. Il lui explique comment s'est passée son incorporation et il lui fait part de la rencontre avec ses amis. Il lui donne la répartition de chacun dans les compagnies en lui précisant que les 5<sup>e</sup>, 6<sup>e</sup>, 7<sup>e</sup>, et 8<sup>e</sup> compagnies forment le 2<sup>e</sup> bataillon du 109<sup>e</sup> territorial. Il lui cite également toutes les personnes qu'il a rencontrées et notamment les connaissances des villages voisins.

Les premières rumeurs ont commencé à circuler concernant la destination du 109<sup>e</sup> territorial. Dans un premier temps, certains ont évoqué la ville de Lyon. Mais aux dernières nouvelles, ce serait la région de Briançon. Ils seraient tous embarqués par train dès le mercredi 5 août. Étienne précise qu'il préfère Briançon à Lyon sans doute un peu pour rassurer Marie-Louise en expliquant qu'à Briançon, il n'y a pas beaucoup de risques et qu'ils seront bien plus tranquilles qu'à Lyon. C'est ce qu'il leur faut ! Il demande à Marie-Louise de ne surtout pas se faire de mauvais sang à son sujet.

Étienne est choqué par le spectacle qu'il a vu ce matin et il l'écrit à son épouse : « *Ce qui ce passe ce jour à Vienne est affreux, des trains bondés de soldats, des rues encombrées, tout le monde dit que jamais ça ne s'était vu.* »

Avant de terminer son courrier, Étienne n'oublie pas les affaires et il prévient Marie-Louise que madame Delormaux montera chercher le veau

avec son commis sans doute un jour de la semaine, car ils ont encore le petit cheval pour tirer la charrette. Il reste évasif sur la durée des événements. Personne ne sait encore rien, les seules informations qui circulent font le constat que, pour l'instant, ça ne va toujours pas bien. Sa première lettre est écrite le jour où l'Allemagne déclare la guerre à la France : le 3 août 1914. Pour conclure son courrier, Étienne fait remarquer à Marie-Louise qu'il est en compagnie de Delormaux et de son ami Marcel et que ces trois-là pensent à leur femme au lieu de faire la fête avec les copains. Étienne promet d'écrire à nouveau d'ici quelques jours et de donner son adresse. Pour l'instant, qu'elle lui écrive au 109<sup>e</sup> territorial de Vienne avec la mention « à faire suivre ».

Marie-Louise aborde sa première journée seule. Elle est face à tous les travaux de la ferme qu'elle avait tant de plaisir à effectuer en commun avec son mari. Dès les premières heures, elle prend toute la mesure des tâches qui l'attendent. Tôt, dès le matin, il y aura quatre vaches à traire même si, pour l'instant, il n'y en a que trois, mais le petit veau sera bientôt vendu. Rien que cela, c'est déjà le double du travail qu'elle faisait habituellement à l'étable. Et puis ce petit veau, il devient fort maintenant, il sera difficile à maîtriser pour elle. Sitôt la traite terminée, il faudra conduire les vaches aux champs et revenir à l'étable pour enlever le fumier avec la brouette puis mettre de la paille fraîche. Tous ces travaux pénibles, c'était Étienne qui s'en chargeait. Marie-Louise devra continuer à transformer le lait en fromage et en beurre. Pour le beurre, ce n'est qu'une ou deux fois par semaine, mais le maniement de la baratte reste très pénible. Ensuite, il faut s'occuper de toute la basse-cour, préparer la pitance pour les cochons, nourrir les poules. Pour les lapins, il faudra aller quotidiennement leur ramasser de l'herbe fraîche. Après avoir nourri tous les animaux, Marie-Louise devra revenir à la maison pour s'occuper de sa famille. Si Adrien se débrouille un peu seul, Jeanne est encore une toute petite fille qui a constamment besoin de sa maman. Il lui faudra préparer le repas pour elle, ses enfants et sa belle-mère. Cette dernière apporte bien autant qu'elle le peut sa contribution dans la préparation, notamment en épluchant les légumes et en surveillant la cuisson pendant que Marie-Louise vaque à d'autres occupations. Il y a aussi le ménage quotidien, remettre de l'ordre dans les chambres, entretenir la maison, faire les lessives. De cela, Marie-Louise en a l'habitude, mais en plus, il faudra suppléer l'absence d'Étienne pour les travaux extérieurs. Il y a le jardinage et tous les travaux des champs. Les moissons ne sont pas totalement terminées et puis viendront les battages. Dans quelques semaines, il faudra ramasser et rentrer les pommes de terre ainsi que les betteraves

fourragères. Malgré toute sa bonne volonté, Marie-Louise s'interroge sur la façon dont elle va s'y prendre pour faire face à tout ce travail. Mais elle espère bien comme le lui a dit Étienne avant de partir que tout cela ne va durer que quelques semaines et que, bientôt, il sera de retour pour reprendre son activité agricole. En tout cas, elle fera tout son possible pour ne pas le décevoir et assurer un maximum de tâches pour ne pas laisser périliter l'exploitation. Moralement, l'absence de celui qu'elle aime lui coûte énormément et il faudra qu'elle s'occupe un maximum pour ne pas avoir le temps de penser. Elle espère déjà avoir des nouvelles de lui et elle ne peut pas s'empêcher de guetter le passage du facteur. Enfin, elle se raisonne ; il n'y a que vingt-quatre heures qu'Étienne a quitté la maison !

Les amies de Marie-Louise ont compris cela et c'est d'abord Léonie, la sœur de Lucien, qui peu avant midi vient lui témoigner toute sa solidarité en lui apportant plein de victuailles. Puis à son tour, c'est Louise sa voisine, la fille de Jean-Pierre qui est aussi la sœur d'Antonia, qui vient la reconforter. Tout en causant des hommes qui sont partis, les trois femmes s'affairent dans la cuisine. L'une prépare le repas qu'aujourd'hui elles prendront en commun et l'autre s'occupe de la petite Jeanne. Cette présence reconforte énormément Marie-Louise et le repas est ainsi un peu moins triste.

Dès le début de l'après-midi, le père de Marie-Louise, qui tient avec son épouse une petite exploitation agricole près du village, arrive pour lui dire qu'elle peut compter sur lui et qu'il viendra le plus souvent possible pour la soutenir dans les tâches les plus éprouvantes. Pierre-Zosime, avec toute son expérience, recommande à sa fille dont il connaît bien le caractère volontaire de rester prudente et de ne pas vouloir tout faire le même jour. Et surtout de ne pas se blesser en voulant exécuter des travaux qui seraient trop rudes pour sa constitution. Ils dressent ensemble le bilan des lourds travaux à exécuter dans les jours prochains. Pour le blé, il reste deux petites parcelles à couper dont la superficie ne nécessite pas de faire appel à la moissonneuse-lieuse du père « Câlin ». Étienne avait prévu de les moissonner à la faux. Maintenant que l'humidité de l'orage a disparu, c'est le plus urgent. D'ailleurs, Étienne avait préparé tout le matériel pour entreprendre ce travail dès le dimanche matin. Ce terrible dimanche 2 août où tout a basculé. Marie-Louise et Pierre-Zosime conviennent que, dès le lendemain matin, ils s'occuperont de couper ces deux parcelles. Il faudra bien s'organiser en conséquence. Pierre-Zosime coupera le blé, Marie Louise attachera les gerbes et ils demanderont à Adrien d'aider un peu pour les mettre en petits gerbiers. Philomène, la mère de Marie-Louise, viendra aussi, elle surveillera Jeanne.

Un peu plus tard dans l'après-midi, c'est Louis qui a traversé la combe « des garinnes » pour venir rendre visite à Marie-Louise. Louis et Étienne

sont des amis de longue date. Et souvent, les deux familles se retrouvent autour d'un repas convivial. Louis est tout de suite frappé par l'immense tristesse qui se lit sur le visage de Marie-Louise. Jamais il ne l'a vue dans un état pareil. Toutes les visites qu'elle a eues durant la journée l'avaient un peu réconfortée, mais depuis qu'elle est à nouveau seule, elle a énormément de mal à retenir ses larmes. Louis vient avec toute son amitié, il assure Marie-Louise qu'elle peut faire appel à lui dès qu'elle aura besoin. Lui ou l'un de ses deux fils – Maxime et Hippolyte – viendront lui porter assistance. Elle n'aura qu'à demander à Adrien de traverser la combe pour venir solliciter de l'aide. Surtout qu'elle ne se gêne pas. Marie-Louise mesure alors la chance de Louis en ce moment. Sa famille reste au complet. Lui, un peu trop âgé et père de trois enfants échappe de justesse à la mobilisation et ses fils de 16 et 18 ans sont encore trop jeunes pour être placés sous les drapeaux. Marie-Louise est très touchée par cette entraide et cette solidarité qui vient de se manifester autour d'elle. Mais elle s'aperçoit que la journée est presque écoulée et qu'elle n'a pratiquement rien fait de tout le travail qui l'attendait. Voici déjà le soir qui approche et il faut recommencer à s'occuper de tous les animaux. Avec tous ces témoignages d'amitié qu'elle a reçus, Marie-Louise a supporté tant bien que mal le choc de la séparation. Mais maintenant, après avoir couché les enfants, elle reste seule avec son chagrin à la lueur de la lampe à pétrole et mesure combien désormais ses soirées seront longues et tristes. Elle est pourtant très fatiguée, mais elle restera longtemps pensive avant de se décider à se mettre au lit.

Marie-Louise a peu dormi. Elle n'est pas habituée à se retrouver seule dans ce grand lit. Dès le lever du jour, elle entreprend ses tâches quotidiennes et se rend à l'étable pour la traite des vaches. Il va faire une très belle journée. Le ciel est limpide sans aucun nuage. Comme convenu, dès neuf heures, son père et sa mère sont là. Pierre-Zosime récupère le matériel qu'avait préparé Étienne et accompagné d'Adrien, ils prennent la direction des champs. Pierre-Zosime manie avec habileté la faux pour couper le blé et laisser à chaque geste, sur son côté gauche, un petit tas de tiges de céréales. À distance, derrière lui, Marie-Louise se saisit de quelques brins, entoure la javelle, serre fermement et noue les brins pour former la gerbe. Adrien s'applique de son mieux pour être à la hauteur de la confiance qu'on lui fait pour regrouper les gerbes. Si ce n'était l'absence d'Étienne, Marie-Louise serait presque heureuse. Elle aime ces travaux des champs, la chaleur et la bonne odeur du blé mûr.

En rentrant pour le repas de midi, les trois moissonneurs sont satisfaits du travail accompli. En continuant sur ce rythme-là, avant la nuit, tout

sera moissonné. Il ne restera plus qu'à ramener les gerbes avec celles qui constituent la grande meule, près de la ferme, dont l'importance rendait Étienne si fier. Philomène vient à leur rencontre sur le petit chemin en portant Jeanne dans ses bras. Elle tend tout de suite à Marie-Louise le courrier qu'Étienne a mis à la poste centrale hier à Vienne avant de regagner la caserne et que le facteur vient de déposer. Les parents de Marie-Louise comprennent qu'elle a besoin d'un peu de solitude pour prendre connaissance de sa première lettre. Philomène emmène Jeanne en lui chantant une petite chanson et Pierre-Zosime prend Adrien par les épaules, tout en accélérant le pas. Il le félicite pour tout le travail qu'il a effectué durant la matinée. Il est devenu désormais un vrai petit homme qui pourra aider efficacement sa maman.

Marie-Louise est surprise de recevoir cette lettre, l'esprit occupé, elle a complètement oublié l'heure du passage du facteur. Un peu tremblante, elle prend connaissance du contenu du courrier. En lisant, elle savoure les quelques lignes écrites par Étienne. Elle ressent un immense bonheur. C'est un peu comme s'il était près d'elle et qu'il lui raconte sa journée de mobilisation. Cette première lettre la rassure, car elle sait que son mari est encore en ville. Ce qui la chagrine, c'est qu'Étienne n'a pas précisé avec certitude sa future destination. Mais il est évident que ce courrier constitue un lien qui la tranquillise et lui remonte le moral.

Elle mange de bon cœur tout en expliquant à son entourage qu'il est fort probable que le régiment d'Étienne prenne la direction de Briançon. Sans rien laisser paraître, elle sait déjà que quand elle se retrouvera seule ce soir, une fois tout son ouvrage terminé, elle fera réponse à cette lettre en expliquant à son tour à Étienne comment elle a passé ses premières journées sans lui. Cet instant sera pour elle un peu magique et il lui permettra de se rapprocher de son cher mari.